title : Notices de deux Farces, Œuvres de Molière (éd. Montaiglon)

creator : Anatole de Montaiglon

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpusmoliere/critique/montaiglon\_notice-deuxfarces/

source : Montaiglon, Anatole (1824 – 1895), *Œuvres de Molière*, Lemonnyer, Paris, 1882.

created : 1882

language : fre

## Notice des deux farces attribuées à Molière.

$I$ Pendant l’odyssée des caravanes provinciales de Molière et de sa Troupe Comique, leur répertoire était très différent de ce qu’il est devenu à Paris. La vogue des Grands Comédiens de l’Hôtel de Bourgogne, qui s’étaient arrogé le monopole du grand art et chez qui seuls la Tragédie et la Tragi-Comédie pouvaient avoir du succès, ont, dès le Petit-Bourbon et ensuite à l’Hôtel de la rue Guénégaud, forcé Molière à se suffire avec ses propres Comédies. En Province, il jouait nécessairement tout le grand répertoire courant, non plus Garnier ni Hardy, mais Théophile, Mairet, Rotrou, les deux Corneille, Scarron, et les autres nouveautés. Avant *L’Étourdi* et *Le Dépit*, Molière n’a touché à la Comédie que par la Farce, et le mot, comme la chose, lui était familier. N’est-ce pas dans *L’Étourdi* (vers 619-20) qu’il fait dire au bonhomme Anselme, quand il a pris son ami Pandolphe pour un Revenant :

De grâce, n’allez pas divulguer un tel conte ;

On en feroit jouer quelque Farce à ma honte,

et, une fois à Paris, Molière n’a pas méprisé la Farce, source de ses premiers succès d’auteur.

La Préface, mise par La Grange à l’édition de 1682, nous apprend qu’à la première représentation donnée par la Troupe à Paris le 24 octobre 1658 devant le Roi, — sur un théâtre dressé dans la Salle des Gardes au vieux $II$ Louvre, que nous appelons aujourd’hui la Salle des Caryatides, la Pièce de début ne fut pas une Comédie, mais le *Nicomède* de M. de Corneille l’aîné :

« La Pièce achevée, M. de Molière vint sur le Théâtre et, après avoir remercié Sa Majesté de la bonté qu’elle avoit eue d’excuser ses défauts et ceux de toute sa Troupe, il lui dit que, puisqu’Elle avoit bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il la supplioit d’avoir agréable qu’il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avoient acquis quelque réputation et dont il régaloit les Provinces. Le Compliment fut si bien tourné et si agréablement reçu que toute la Cour y applaudit, encore plus à la petite Comédie, qui fut celle du *Docteur amoureux*. Cette Comédie, qui ne contenoit qu’un acte, et quelques autres de cette nature n’ont pas été imprimées ; il les avoit faites sur quelques idées plaisantes, sans y avoir mis la dernière main, et il trouva à propos de les supprimer lorsqu’il se fut proposé pour but, dans toutes ses Pièces, de corriger les Hommes de leurs défauts. Comme il y avoit longtemps qu’on ne jouoit plus de petites Comédies, l’invention en parut nouvelle, et celle qui fut représentée ce jour-là, divertit autant qu’elle surprit tout le monde. M. de Molière faisoit le Docteur, et la manière dont il s’acquitta de ce personnage le mit dans une si grande estime que Sa Majesté donna des ordres pour établir sa Troupe à Paris ».

On connaît trois Pièces sous ce nom, d’abord, et bien avant 1658, un autre *Docteur amoureux*, comédie en cinq actes et en vers, jouée à l’Hôtel de Bourgogne en 1637 et imprimée l’année suivante, dans la Préface de laquelle l’auteur, un certain Levert, s’excuse d’avoir donné ce titre parce-que son Docteur n’est qu’un épisode ; son Pédant est amoureux d’une vieille Nourrice, qui le rebute et qu’il finit par rebuter, et il y a bien là le sujet d’une bonne Parade, à la fois comique et bouffonne.

Dans un autre *Docteur amoureux*, joué par les Italiens en 1745 et qu’on connaît en manuscrit, Métaphraste s’éprend de sa belle élève Flaminia ; ce n’est qu’un lien commun de comédie Italienne, sans être une idée particulièrement *plaisante*.

Enfin *Le Pédagogue amoureux*, Comédie en cinq actes et en vers de Chevalier, Comédien de la Troupe de Mademoiselle, imprimé en 1665 et dont la date est plus voisine de la Farce de Molière, pourrait bien plutôt en venir, au moins en partie ; le Théâtre du XVIIe siècle ne se privait guère d’aller fourrager chez le voisin.

Malheureusement, en l’absence de tout renseignement sur le thème de Molière, il n’y a pas même de supposition à faire, et l’on n’en sait pas $III$ plus que M. de Calonne quand, à l’état de pastiche, il a, non pas restitué, mais réinventé *Le Docteur amoureux* représenté à l’Odéon en 1845.

Selon Grimarest, Molière, dans son Compliment, avait offert au Roi le choix entre deux Farces, en le suppliant :

« D’agréer qu’il lui donnât un des petits Divertissements qui lui avoient acquis un peu de réputation dans les Provinces, en quoi il comptoit bien de réussir parce qu’il avoit accoutumé sa Troupe à jouer sur le champ de petites Comédies à la manière des Italiens. Il en avoit deux, entr’autres, que tout le monde en Languedoc, même les personnes les plus sérieuses, ne se lassoient pas de voir représenter. C’étoient *Les trois Docteurs rivaux* et *Le Maître d’école*, qui étoient entièrement dans le goût Italien. Le Roi parut satisfait du Compliment de Molière, qui l’avoit travaillé avec soin, et Sa Majesté voulut bien qu’il lui donnât la première de ces deux Pièces, qui eut un succès favorable. »

Il n y a pas de doute ; Grimarest appelle *Les trois Docteurs rivaux* ce que la Préface de La Grange appelle *Le Docteur amoureux*. Or, si La Grange, en 1660, 1661 et 1663, cite trois fois dans son Registre un *Docteur pédant*, qui peut être une autre Farce — les Pédants en méritaient plus d’une — il est remarquable qu’on y trouve, au 27 Mars 1661, une Farce intitulée *Les trois Docteurs*. Il est alors possible de supposer, à côté du Docteur amoureux et pour servir d’appuis et de comparses au protagoniste, deux autres rôles de Docteurs moins importants et, comme lui, à la chasse de la même Dulcinée. Cela expliquerait très bien l’identité réelle, sous une apparence différente, des deux titres de La Grange et de Grimarest.

En tous cas, Boileau, qui avait ri au *Docteur amoureux*, soit le grand jour de *Nicomède*, soit plus tard, s’est toujours souvenu de cette ébauche de Molière, qui, pour être brossée comme un décor, n’en avait pas moins été si bien au point de la Scène quelle avait décidé de la fortune de son génie ; nous trouvons en effet dans le *Bolœana* que le vieux poète, qui « ne se lassoit point d’admirer Molière, regrettoit fort qu’on eût perdu sa petite Comédie du *Docteur amoureux*, parce qu’il y avoit toujours quelque chose de saillant et d’instructif dans ses moindres ouvrages ».

Quant au *Maître d’École*, il se pourrait que le hasard le fasse rencontrer un jour, puisque M. de Bombarde, un amateur du dernier siècle, passe pour en avoir possédé une copie manuscrite, et la Farce devait être celle indiquée en 1659 — Molière arrivait presque de la Province — et en $IV$ 1664 par La Grange sous le titre de *Gros-René Écolier* et, par un des Registres de La Thorillière, sous celui de *Gros-René petit enfant*. Le changement d’appellation est tout naturel et doit faire penser que c’est René Berthelot, dit Duparc, attaché à la troupe de Molière depuis 1653, qui a pris à Paris le rôle du petit enfant, que devait rendre d’autant plus drôle sa corpulence bedonnante. Quand un excellent Farceur jouait un personnage, il y portait son nom de théâtre, qui était à lui seul la meilleure des recommandations et souvent même donnait le nom à la Pièce ; ainsi tous les *Jodelets*. Peut-être celle-ci, qui pourrait bien n’avoir pas été inutile à la leçon de grammaire de Monsieur Jourdain, venait-elle d’un canevas italien originaire, continué aux Italiens dans leur *Scaramouche Pédant et Arlequin Écolier*, cité par Robinet en 1666, et dans leur *Arlequin Ecolier ignorant et Scaramouche Pédant scrupuleux*, qui se jouait encore en 1707 à la Foire Saint-Germain.

Certainement Molière a dû éparpiller des Farces un peu partout. Ces deux-là sont les seules dont on ait authentiquement la trace provinciale ; mais on en connaît d’autres à Paris, qui, malgré les variantes de l’improvisation, doivent être plutôt anciennes et avoir servi de nouveautés alors qu’elles n’étaient que des reprises.

On a cité *Legrand benêt de fils aussi sot que son père*, joué en 1664 et qui pouvait faire penser à Thomas Diafoirus. Le Registre de La Grange empêche l’erreur. C’était une grande Pièce puisqu’elle tenait tout le spectacle, et elle était de Brécourt, qui devait, en 1674, écrire *L’Ombre de Molière*.

D’après le même Registre, *Plan plan*, dans lequel on peut supposer que le tambour jouait un rôle, aurait deux fois accompagné *Dom Garcie* en 1661. Attribuons-le à Molière, en vertu du bénéfice de l’anonymat ; mais il y a vraiment lieu de douter que *Le fin*, ailleurs *Le feint lourdaud*, *ou le Procureur dupé*, soit de lui. Il a été joué trente fois, de 1668 à 1672, et une œuvre de Molière, ainsi représentée avec succès pendant les cinq dernières années de sa vie, pourrait difficilement ne pas avoir laissé plus de traces.

*La Casaque*, jouée avec *L’École des Maris*, en 1664, et probablement basée sur un escamotage de travestissements rapides, semble bien pouvoir être une Parade de Molière, mais deux autres doivent être tout à fait certaines. Ce sont : *Le Fagoteux*, ou *Le Fagotier*, en avance de cinq ans sur $V$ l’une des meilleures scènes du *Médecin malgré lui*, qui est de 1*666,* et *Gorgibus dans le sac*, joué six fois en 1661,1663 et 1664. Il est bien difficile que ce ne soit pas l’origine de la scène des *Fourberies de Scapin*, jouées en 1671, que Boileau reprochait à Molière, et dont le sac et les coups de bâton sont pourtant d’une fantaisie et d’une extravagance si gaies et si amusantes.

Voilà tout ce qu’on sait, pour mieux dire tout ce qu’on entrevoit des petites Pièces de Molière en Province et à Paris. Dans ses pérégrinations nomades il a dû en essayer bien d’autres, et il est bien malheureux de ne pas les posséder. Par bonheur, il en est resté deux, imprimées pour la première fois cent quarante-six ans après la mort de Molière.

Voltaire, dans sa trop courte notice sur Molière, y a fait allusion en quelques lignes, et La Serre, qu’on lui préféra pour le soin de la grande édition in-4o de.1734, en parle à peu près dans les mêmes termes. Cette ressemblance vient probablement de ce qu’ils auront connu tous deux une note antérieure de Jean-Baptiste Rousseau, qu’on avait voulu charger de l’édition et qui avait refusé. Dans sa Correspondance, publiée en 1749, deux lettres à Brossette de 1731 contiennent des détails intéressants sur ses relations avec Monsieur Chauvelin de Beauséjour, qui était Intendant de la Librairie. C’était celui-ci qui avait eu l’idée d’une belle édition de Molière et qui en avait demandé la Préface à Rousseau, alors à Bruxelles. Entre temps, M. Pallu, Intendant de Moulins, la demanda à Voltaire, dont le travail ne fut pas accepté ou plutôt n’eut pas à être refusé et fut laissé en dehors pour n’avoir pas été commandé officiellement. Ce fut M. Rouillé, successeur de M. de Chauvelin et suivant sans doute en cela ses intentions, qui en chargea La Serre, auteur de méchantes Pièces, mais pourvu de la charge de Censeur dramatique et par là connu de la Direction de la Librairie.

Rousseau se trouvait avoir dans son cabinet une copie manuscrite de *La Jalousie du Barbouillé* et du *Médecin volant* qui lui était tombée entre les mains ; pour lui le canevas était bien de Molière, mais le style était d’un grossier Comédien de campagne et n’était digne ni de Molière ni du public. M. de Chauvelin ayant insisté, Rousseau, pour le convaincre de sa bonne foi, lui envoya « ces chefs d’œuvres impertinents », qu’il lui avait d’abord refusés, et M. de Chauvelin fut aussi de l’avis qu’on ne doit pas « regarder comme précieux tout ce qui est sorti de la plume des $VI$ grands hommes et qu’on devoit au contraire, si on le pouvoit, supprimer avec discrétion tout ce qui n’auroit pas dû en sortir ». Rousseau aurait gagné à suivre le conseil pour lui-même, mais il n’a pas tenu à lui que les deux morceaux de Molière ne fussent perdus. Ils ont pourtant survécu, sans qu’on sache par quelles mains ils ont passé depuis M. de Chauvelin.

En 1819 M. Viollet-Leduc, plus curieux de notre ancienne littérature qu’on ne l’était de son temps, se fit l’honneur de les imprimer en une plaquette in-octavo chez Desoer, pour accompagner et compléter l’édition des Œuvres de Molière d’Auger, et le manuscrit, dont il n’indiquait pas le possesseur, continua de rester inconnu jusqu’au moment où il a été signalé par M. Ludovic Lalanne à la Bibliothèque Mazarine, où l’on ne sait à quel moment ni de quelle façon il est entré. Mais, comme l’a dit M. Despois, qui, dans l’édition des « Grands Écrivains » a effacé les retouches de modernisation de l’éditeur de 1819, « ce manuscrit, d’une vieille écriture et qui a pour titre, d’une main bien plus récente, *La Jalousie du Barbouillé et Le Médecin volant, Comédies de Jean-Baptiste Pocquelin de Molière* », doit bien être celui qui avait été envoyé de Bruxelles par Rousseau et celui qui a servi à Viollet-Leduc.

Quant à la question d’attribution, elle ne fait pas de doute, et les preuves abonderaient.

C’est de *La Jalousie du Barbouillé* qu’est sorti, non pas *Le Cocu imaginaire* — le Barbouillé l’est plus qu’en herbe, et la gerbe ne tardera pas — mais le troisième acte de Georges Dandin, qui est de 1668, alors que *Le Barbouillé* n’est plus joué depuis 1664 et qu’il a été rejoué après *Sganarelle*, qui est de 1660. La scène principale et si amusante du *Médecin volant*, où le Valet passe incessamment par la fenêtre comme au travers d’un cerceau, et s’escamote lui-même à la façon d’une muscade pour se dédoubler, n’a pas été réemployée par Molière ; mais le titre de *L’Amour Médecin* lui conviendrait tout aussi bien qu’à la Pièce de 1665, et Somaize nous rend le service d’avoir reproché à Molière d’être « singe en tout ce qu’il fait », et d’avoir, « par une singerie dont il est seul capable, imité *Le Médecin volant* et plusieurs autres Pièces des mêmes Italiens, qu’il n’imite pas seulement en ce qu’ils ont joué sur leur Théâtre, mais encore en leurs postures, contrefaisant sans cesse sur le sien et Trivelin et Scaramouche. »

Le Registre de La Grange est aussi très explicite là-dessus. Il ne parle point de *La Jalousie du Barbouillé*, mais il cite sept fois, en 1660, 1662, $VII$ 1663 et 1664, soit *La Jalousie de Gros-René*, soit *Gros-René jaloux*, la même chose sous un autre titre à la façon du *Maître d’École* devenu *Gros-René Ecolier*. Quant au *Médecin volant*, Molière le joue au Louvre devant le Roi, avec une autre Farce, le 18 Août 1659 ; le donne gratis, avec *Le Dépit*, le. 21 Février 1660 en l’honneur de la Paix des Pyrénées, et le Registre en indique quinze autres représentations de 1660 à 1664. C’est, on le voit, la Farce qui a été le plus souvent représentée.

Les ressemblances de détails avec des œuvres postérieures sont nombreuses, et on les a justement relevées.

Le Barbouillé, disant qu’il ne se soucie guère si *galant homme* « vient de Villejuif ou d’Aubervilliers » fait penser au mot des *Femmes Savantes* :

Qu’il vienne de Chaillot, d’Auteuil ou de Pontoise,

Cela ne me fait rien...

Lorsque le Docteur, qui sera plus tard le Métaphraste du *Dépit*, le Pancrace et le Marphurius du *Mariage forcé*, dit au Barbouillé : « Tranchez-moi d’un apophtegme », l’édition de 1682 ajoute dans la bouche de Pancrace : « Tranchez-moi votre discours d’un apophtegme à la Laconienne ». Lorsqu’il dit encore au Barbouillé qu’il est « un homme ignare de toutes bonnes disciplines », l’édition du *Mariage forcé* de 1682 ajoutera encore : « Vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline ». Le « Monsieur Gorgibus, touchez-là, vous parlez trop » est dans *Le Bourgeois Gentilhomme*: « Touchez-là, Monsieur, ma Fille n’est pas pour vous ». Dans la scène, où, des deux côtés, Molière remplace la vulgarité du puits par la noblesse d’un couteau, après le Barbouillé disant à sa Femme : « Ah, crocodile, tu me caresses pour me trahir », Georges Dandin dira à la sienne : « Ah, crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler ». Angélique, — la Femme a le même nom dans les deux Pièces — dit au Barbouillé : « Si tu me pousses à bout, je ferai quelque chose dont tu te repentiras », et à Georges Dandin : « Si vous me réduisez au désespoir, je ferai quelque chose dont vous vous repentirez », ce à quoi le premier, qui est un manant, répond : « Et que feras-tu, bonne chienne ? » et le second, qui ne se permet pas de tutoyer la Fille de M. de Sotenville : « Et que ferez-vous, s’il vous plaît ? ». Quand leur Femme a fait mine de se tuer, de même que le Barbouillé, menacé par elle d’être pendu s’il la laisse se tuer : « Seroit-elle bien assez $VIII$ sotte pour avoir fait ce coup-là ? Il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir », Georges Dandin s’écrie aussi ; « Seroit-elle bien si malicieuse que de s’être tuée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir ».

Il y a moins de ressemblances de détails dans *Le Médecin volant*, mais il y en a. Ainsi : « Mais le moyen de trouver sitôt un Médecin à ma poste », se retrouve dans *Le Malade imaginaire :* « J’avois songé en moi-même que ç’auroit été une bonne affaire d’introduire ici un Médecin à notre poste ».

Sganarelle dit de Lucile dans *Le Médecin volant*: « Il ne faut pas qu’elle s’amuse à mourir sans l’Ordonnance du Médecin », et de Lucinde dans *L’Amour Médecin :* « Qu’elle s’en garde bien ; il ne faut pas qu’elle meure sans l’Ordonnance du Médecin ». Dans la prose pédestre de la Farce, Sganarelle, quand il se trouve pris dans son propre piège, dit simplement : « Oui, oui, il faut encore en sortir, et faire dire que Sganarelle est le Roi des Fourbes », ce que le Valet de L’Étourdi fera briller en lettres d’or :

*Vivat Mascarillus, Fourbûm Imperator* ;

comme la seconde forme a bien autrement d’accent que la première, sa montée pourrait être invoquée comme une preuve que *Le Médecin volant* est antérieur à *L’Étourdi*.

On a- vu les dédains superbes de Rousseau, qui avait pourtant la plume assez pénible et rocailleuse pour devoir être plus indulgent. Il est cependant tout simple que le style des Farces ne soit pas d’une pureté parfaite, ce qui d’ailleurs n’aurait pas été à sa place. Si elles sont plus qu’un canevas, elles ne sont pas écrites d’une façon définitive, et pas une fois peut-être les Farces n’étaient jouées absolument de la même façon. Selon l’humeur et la fantaisie journalières des Acteurs, allant dans le sens que leur indiquaient les rires du public, et exagérant ce qui venait bien et avait porté, l’improvisation avait toujours une grande part dans ces pousses Françaises de la *Commedia dell’arte*, et il y a dans les deux Farces des endroits particulièrement notés pour cela. Ainsi, dans *Le Barbouillé*, le moment ou tous les Acteurs parlent à la fois pour expliquer la querelle, et Dieu sait, selon ce que rendait le Parterre, tout ce qu’ils pouvaient inventer d invraisemblable et ce que cela pouvait durer. Dans L*e Médecin volant*, il y a, dans la troisième scène, l’indication *Galimatias*, quand Gros-René $IX$ doit dire en détail à Gorgibus que les filles aiment mieux les jeunes gens que les vieillards, et, dans les scènes VII et XV, trois etc. pour les compliments de politesse de Gorgibus à l’Avocat, pour ceux de l’Avocat au Médecin sur le prix inestimable de ses heures, et pour ceux du bonjour de Sganarelle en quittant Gorgibus.

C’étaient comme les points d’orgue laissés à la discrétion et indiqués d’avance à la broderie des chanteurs ; mais le reste du texte n’était pas beaucoup plus sacré, et, quand ils étaient en train, les Acteurs ne devaient pas se faire faute d’en prendre, fort à leur aise, à la plus grande joie des auditeurs. Malgré cela, la marque de Molière y est déjà, et un auteur, dont le bagage serait composé d’une vingtaine de Farces de cette force, aurait son rang et serait tenu pour un écrivain. Qu’on se rappelle l’adresse des interruptions, la suite des neuf raisons du Docteur, la longue phrase où la bourse pleine d’écus s’enferme et ensuite se découvre successivement dans la cadence rythmée de la montée et de la descente, inversement parallèles, de tout ce qui pourrait en assurer la conservation en en rehaussant le prix, et surtout le rôle entier de Sganarelle ; plus tard le *Fagotier* du « *Médecin malgré lui* » ne parlera pas d’une autre sorte.

Comme de raison, l’origine des deux Farces est Italienne. La ruse de la Femme, que Boccace a bien pu trouver dans un Fabliau, est le thème de la quatrième Nouvelle de la septième Journée du *Décaméron*. Quant au nom de Barbouillé, il n’était pas nouveau à Paris, et c’est par inadvertance, ou par suite d’une faute d’impression, que Voltaire l’appelle *Barbouille* ; un Sonnet épigrammatique de Maynard parle en 1646 « du Barbouillé de la Farce » à l’Hôtel de Bourgogne. Pendant que les uns jouaient sous le masque, d’autres se contentaient de se poudrer le visage de farine ; Le *Barbouillé* n’est pas autre chose que L’*Enfariné*. Si notre ami Pierrot n’avait pas de nom, c’est celui-là qui aurait été le sien, et il faudrait bien peu de changements pour mettre dans son esprit *La Jalousie de Barbouillé*.

Le canevas italien, sur lequel a improvisé Dominique après la Farce de Molière, était en trois actes, aussi bien que celui imprimé en 1880 à Florence par M. Bartoli d’après un manuscrit du dernier siècle, et l’on a signalé que la partie romanesque vient d’une Pièce Espagnole de Lope de Vega, *L’eau ferrée de Madrid*, où le Valet Beltran, qui s’est déguisé en Médecin, est rencontré en Laquais, et essaie de s’en tirer en prétendant avoir un frère Docteur.

$X$ Il se peut aussi bien que le *Medico volante* connu de Molière ait eu ces trois actes, dans lesquels il a coupé, ou en ait eu un seul, qu’il aurait alors imité de bien plus près. Ce qui est sûr, c’est que le sujet parut successivement sur tous les Théâtres de Paris. Après la Farce Italienne vient celle de Molière de 1659 à 1664, et, en 1666, il y a, sous le même titre, deux Comédies qui la mettent en vers, comme Somaize avait déjà fait des *Précieuses*.

L’une est de Boursault, et elle a été imprimée sous le titre de : *Le Médecin volant*, comédie burlesque en un acte et en vers ; Lyon, Charles Matherot, 1666. L’indication de Lyon serait-elle une trace que la Pièce de Boursault y a été jouée avant de l’être à l’Hôtel de Bourgogne ? Son Avis au Lecteur est des plus curieux :

« Le *Médecin volant* est une des plus aimables Pièces qui soit au Théâtre ; et j’en puis parler ainsi sans choquer la bienséance, puisque ce n’est pas moi qui en suis fauteur. Le sujet est Italien ; il a été traduit en notre langue, représenté de tous côtés, et je crois qu’il est plus beau de ma façon que d’aucune autre, à cause qu’outre la traduction, qui en est fidèle, il a encore la grâce de la Poésie ».

On remarquera qu’il se garde bien de nommer la vile prose de la Farce du Petit-Bourbon, et, comme la marche, les détails et même les expressions de sa Pièce semblent calqués sur notre *Médecin volant*, il en faut conclure que les deux Pièces ont copié de très près le même original, et que Molière aurait là suivi son modèle avec une soumission et une fidélité, dont il s’est ensuite heureusement départi. En même temps Boursault nous apprend l’existence d’un autre *Médecin volant*, qu’on ignorerait sans lui :

« Il est vrai qu’on le représente au Marais ; mais, quoiqu’il soit en vers, on peut dire que la Poésie ne lui a pas donné de grâce ; véritablement les nouveaux Acteurs qui sont entrés dans cette Troupe l’ont apporté de Flandres, et c’est pour cela que le langage de cette Pièce est si corrompu ».

Enfin l’on cite encore un *Trufaldino*, *Medico volante*, *commedia ridicolosa*, de Francisco Leoni, imprimé à Bologne chez Longhi, en 1668, et réimprimé sans date à Venise. On voit qu’il en a été du thème du *Médecin volant* comme, plus tard, de celui de *Don Juan*.

Bien que les deux Farces de Molière ne soient faites que pour une scène ou deux, il y passe deux types, le Pédant, qu’il reprendra plus tard, mais $XI$ seulement à l’état épisodique, et le Médecin, par lequel il terminera son œuvre dans le *Malade imaginaire*.

Le Pédant au XVIe siècle avait été couramment un des personnages ridicules et un des souffre-douleurs de la Comédie Italienne. À côté des vrais savants et des humanistes honnêtes, il y avait beaucoup de cuistres et de la pire espèce. N’a-t-il pas été imprimé à Paris, une « Ordonnance du Parlement sur le faict de la police des Escoliers, Principaux de Collèges, Pédagogues, Maistres Joueurs d’espée, Cabaretiers, Barbiers et Sergens », et le Théâtre Français serait là-dessus aussi riche que l’Italien. Il suffira de rappeler, entr’autres, le Pédant du *Fidelle* de Larrivey, le *Boniface et Le Pédant*, traduit du *Candeiaio* de Giordano Bruno, et le plus fameux de tous chez nous, *Le Pédant joué*, de Cyrano.

La raillerie du Médecin est ici particulièrement curieuse. Elle met à néant l’histoire courante par laquelle Molière s’en serait pris à la Faculté à cause d’une querelle entre sa Femme et celle d’un Docteur. Le Valet de *L’Amour Médecin* et le Fagoteux du *Médecin malgré lui*, qui garde le nom de Sganarelle, continuent le Sganarelle du *Médecin volant*. C’est le même homme en trois personnes, et la prise à partie du Médecin se trouve déjà dans le mot de Barbouillé sur le Pédant : « À cause qu’il est vêtu comme un Médecin, j’ai cru qu’il lui falloit parler d’argent. »

Au lieu d’une attaque sérieuse contre la profession et la science, c’est, d’une façon bien plus naturelle, la suite, la mise en œuvre, le développement d’un type comique déjà consacré. Les plaisanteries sur les médicastres et sur les remèdes sont fréquentes dans les parades de Tabarin.

Il y a plus, Molière, qui a vu dès sa jeunesse tous les Farceurs, et qui les a toujours suivis, ne peut pas ne pas avoir vu Guillot-Gorju. Or celui-ci, qui avait dû être Médecin de Montpellier et n’avait été qu’Apothicaire, faisait à merveille, une fois Comédien, et avec une connaissance scientifique d’autant plus bouffonne, les Médecins grotesques, et le passage de Sauvai, qui l’a vu, est là-dessus bien précieux et bien explicite :

« Or comme il avoit étudié en Medecine, son personnage ordinaire sur le théâtre étoit de contrefaire le Medecin ridicule, qu’il representoit si bien, que les Medecins eux-mêmes étoient contraints de rire ; mais bien plus ses parens proches de la meme profession, quoiqu’au desespoir de lui voir faire un metier qui tournoit a leur deshonneur. »

Pour un futur auteur de Comédies, avoir ri dès l’origine aux charges $XII$ médicales de Guillot-Gorju suffit et au-delà pour en avoir mis le germe dans l’esprit de Molière ; son *Médecin volant* prouve surabondamment qu’il n’a pas attendu 1665 pour découvrir cette veine de comique.

C’est Molière qui a condamné lui-même toutes ses « petites Pièces », et cela se comprend. Elles avaient été les œuvres d’apprentissage ; les unes étaient trop directement imitées des Italiens, et il avait, dans ses grandes œuvres, trop souvent repris son bien où il l’avait mis. Il est difficile de ne pas convenir que, pour son temps, il a eu raison de les supprimer, mais il aurait été bien heureux, pour l’étude des origines et de la formation de son génie, et même pour leur valeur, qu’un autre eût pensé à les sauver.

Anatole de Montaiglon.